

Les études de genre. Histoire des femmes et histoire du genre

Dans le contexte des débats sur l'enseignement du genre, sont parus les deux ouvrages à destination des écoles, qui sont présentés ici, traitant de l'histoire des femmes et de l'histoire du genre, deux démarches aux objectifs bien différents. D'une part, constatant que les livres d'histoire, souvent écrits par des historiens mâles, s'intéressent presque exclusivement aux récits de l'histoire de hommes, perpétuant une vision virile de l'Histoire, il s'agit de sortir de l'ombre l'implication des femmes. D'autre part, il s'agit d'analyser la création, de la diffusion et de la transformation des systèmes symboliques fondés sur les distinctions homme/ femme.

Débats sur « la théorie du genre » dans les manuels scolaires



On se souvient de l'ardeur des débats qui ont agité la France à la suite des directives de 2010 sur l'introduction de « l'identité sexuelle et des rôles sexuels » dans les manuels scolaires de SVT (sciences et vie de la terre) : « On saisira l'occasion d'affirmer que si l'identité sexuelle et les rôles sexuels dans la société avec leurs stéréotypes appartiennent à la sphère publique, l'orientation sexuelle fait partie, elle, de la sphère privée¹ ». Les manuels appliquent les instructions pour la rentrée 2011, et chacun développe ces notions à sa guise, certains, comme Bordas, n'hésitant pas à utiliser le terme qui fait scandale : l'identité sexuelle « dépend d'une part du *genre* conféré à la naissance [...], d'autre part du 'conditionnement social'. Enfin, chacun apprend à devenir homme ou femme selon son environnement, car on ne s'occupe pas d'un petit garçon comme d'une petite fille. »

Après avoir annoncé que le sexe est à la fois le sexe chromosomique, le sexe différencié et l'identité sexuelle (elle-même déterminée par la perception subjective que l'on a de son propre sexe et de son orientation sexuelle), Hachette poursuit :

L'identité sexuelle se définit comme un ensemble de comportements, d'attitudes, de symbolisation et de significations qui s'élaborent au cours du développement psycho-sexuel. Elle est un long processus d'imitation, d'éducation et d'apprentissage et se modèle à partir des représentations que l'enfant intériorise sur la façon dont il doit penser et se comporter comme être sexué.

Le sexe biologique nous identifie mâle ou femelle, mais ce n'est pas pour autant que nous pouvons nous qualifier de masculin ou de féminin. Cette identité sexuelle, construite tout au long de notre vie, dans une interaction constante entre le biologique et contexte socio-culturel, est pourtant décisive dans notre positionnement par rapport à l'autre. Devenir un individu sexué fait partie intégrante de la construction identitaire.

De son côté, Belin évoque un « troisième genre reconnu en Inde », ou explique que « Chacun apprend à devenir homme ou femme selon son environnement et l'éducation reçue » et ne craint pas d'ajouter qu'il existe « un autre aspect encore plus personnel de la sexualité : c'est l'orientation sexuelle. Je peux être un homme et être attiré par les femmes. Mais je peux aussi me sentir 100% viril et être attiré par les hommes. »



Les débats font rage. Les milieux conservateurs réagissent avec virulence contre ce qu'ils s'obstinent à déformer sous l'étiquette de « la théorie du genre ». Ils accusent une mode venue des féministes d'outre-Atlantique d'avoir gangréné les intellectuels de gauche ainsi que l'université française. Quarante-deux députés UMP adressent une pétition au Ministre Luc Châtel pour condamner cette « idéologie » et demander le retrait de ces manuels scolaires. La réaction des chercheur(e)s et universitaires engagé(e)s dans des recherches sur les femmes, le sexe et le genre dans un très large éventail de disciplines ne se fait pas attendre ; ils soulignent, au contraire, la nécessité de prendre le genre en compte dans l'enseignement, ce qui permettra de sensibiliser les élèves aux inégalités et discriminations qui peuvent affecter les femmes mais aussi les homosexuel(le)s.

Lorsqu'à la rentrée 2013 est lancée l'expérience de l'ABCD de l'égalité, un enseignement qui s'adresse à des élèves de maternelle et de primaire dans le but de « transmettre des valeurs d'égalité et de respect entre les filles et les garçons, les femmes et les hommes », d'aucuns dénoncent une nouvelle offensive de « la théorie du genre ». Appels au retrait des enfants de l'école, manif et vagues d'intox (on éduquerait à la masturbation dès la maternelle, on pinaille sur *Tous à poil...*) : la France se déchire autour d'un amalgame englobant genre, éducation à l'égalité des garçons et des filles, mariage pour tous et aussi PMA. On est manifestement face à une nébuleuse qui confond forces notions et, en particulier, sexe, genre, identité culturelle, et préférences sexuelles. Il faut néanmoins avouer, à la décharge de ceux qui étaient de bonne foi dans cette levée de boucliers, que l'évolution sémantique du terme genre lui a valu une sérieuse ambiguïté.

¹ BO n°9 du 30 septembre 2010 : 9. Ce texte figure sous la rubrique « Corps humain et santé », thème 3 A, Féminin, masculin, Devenir femme ou homme.

Comment définir le genre ?

La polysémie du terme *gender* remonte à 1955 : sur la signification grammaticale s'est alors greffé un concept dont les féministes anglo-saxonnes ne tardèrent pas à s'emparer. C'est sous cette même forme *gender* qu'il s'est initialement introduit en France en 1988, et l'Hexagone a longtemps tardé à adopter la traduction *genre*, lui préférant des « masculin-féminin », « différence sociale des sexes » ou encore « rapports sociaux des sexes » ...

Gender/genre s'inscrit dans la mouvance de ce que Rosi Braidotti a qualifié de « nomadisme féministe », une mobilité constante dans la pensée et la conceptualisation. Il s'est en effet vu assigner différents sens dans la pensée féministe, les sciences sociales et la philosophie, une évolution qui semble ne pas être prête à s'arrêter.

Quelques jalons chronologiques

Années 30, Margaret Mead fait valoir que le sexe ne suffit pas toujours pour différencier les tempéraments et qu'il faut également envisager des rôles sexuels.

1949 : *Le Deuxième sexe* oppose le sexe social acquis au sexe biologique inné.

1955 : John Money confère une nouvelle signification au terme grammatical en développant les notions de *gender role* et de *gender identity*.

Années 60 : le psychanalyste Robert J. Stoller introduit la distinction terminologique entre sexe et genre.

Années 70 : les sexologues John Money et Anke Ehrhardt précisent que le genre renvoie à l'expérience contingente de soi en tant qu'homme ou femme ; ils développent simultanément les notions d'*identité de genre* (c'est-à-dire le sentiment qu'a un individu de son appartenance genre) et de *rôle de genre* (l'image publique qu'il donne de son identité genre). C'est alors que la sociologue Ann Oakley dépasse la description du sexe et du genre et utilise l'opposition entre ces deux binômes à des fins féministes : puisque le genre n'est pas invariant, il peut être modifié par l'action politique et servir la cause des revendications féministes.

Les années 80 sont surtout marquées par les travaux de l'historienne américaine Joan W. Scott, dont l'article le « Genre: une catégorie utile d'analyse historique » (1986, trad. française en 1988) reste une référence majeure, tant pour l'engagement dans une nouvelle forme d'analyse et une théorie critique de l'histoire que pour un questionnement épistémologique de toutes les disciplines.



Années 90 : le genre conjugue toujours ces deux significations, mais le clivage initial s'affine. D'aucunes s'interrogent sur le bien-fondé de la cassure entre, d'une part, le sexe et, de l'autre, le genre ; elles préfèrent revoir les deux catégories dans le cadre d'autres différences telles que race, ethnie, nationalité, classe ou encore orientation sexuelle ou langue. D'autres contestent plutôt le tracé des frontières. Dans le cadre d'une histoire du sexe et du genre, Thomas Laqueur révolutionne quelque peu les conceptions du modèle occidental. Suivant cet historien, le genre et un modèle unisexe ont été essentiels jusqu'au siècle des Lumières, et ce n'est qu'alors que s'est imposé le modèle des deux sexes (le sexe est fondamental et le genre social n'en est plus que l'expression).

De son côté, Judith Butler montre qu'il serait erroné de penser que le sexe biologique n'échappe pas intégralement à la construction sociale ; c'est en effet à travers un acte social dont il n'est pas isolable que nous le constituons en catégorie physique réelle. Les féministes matérialistes conçoivent le genre comme un rapport social et diviseur ; elles dénoncent le patriarcat, un système de subordination des femmes, voire

un système d'appropriation, auquel Colette Guillaumin donne le nom de *sexage*. Julie Delphy va plus loin dans cette analyse ; pour elle, le pouvoir installe une relation inégale entre les deux moitiés de l'humanité, et, issu de cette hiérarchie, le genre crée les catégories de sexe tout en leur donnant un sens, ce qui fait du sexe une construction sociale.

Judith Butler, docteure honoris causa de l'ULg 2015 ©ULg Michel Houet

C'est dans cette perspective que s'est également développée l'approche constructiviste, qui rejette l'existence d'une essence féminine ou masculine en arguant que les différences constatées entre hommes et femmes sont majoritairement l'œuvre d'un conditionnement social. Il devenait ainsi impératif de ne plus projeter des préjugés et stéréotypes ; il fallait démythifier les rôles attribués antérieurement - pas uniquement dans un passé relativement proche, peut-être aussi surtout aux ancêtres de la préhistoire. Comme on peut en effet le lire sous la plume de Claudine Cohen, ce processus est enfin en cours, maintenant que l'archéologie préhistorique s'est transformée en fer de lance du féminisme car elle a cessé d'être l'apanage de savants mâles en quête de preuves destinées à légitimer la domination de ceux qui se sont imposés à l'autre moitié de l'humanité...



Sans entrer dans le détail des recherches menées sur les rapports entre genre, sexe et corps, un questionnement actuellement en plein essor, signalons, par exemple, les travaux de Julie Bakker sur « **Identité sexuelle : hormones ou génétique** », évoquée le 12 février sur le site *Reflexions*, ou le séminaire « Complexité du sexe biologique et normes de genre » dirigé par la biologiste Joëlle Wiels (Ferulg, mars 2011). On doit à la paléoanthropologue Éveline Peyre et à cette même Joëlle Wiels d'avoir tout récemment rassemblé des témoignages sur les connaissances concernant le sexe biologique et ses variations : *Qu'est-ce que le genre ?* (Payot/IEC, 2014 ; **Présentation vidéo**) et *Mon corps a-t-il un sexe ? Sur le genre, dialogues entre biologie et sciences sociales* (La Découverte, Recherches, 2015). Et le sociologue du genre Éric Fassin de confirmer qu'il est impossible de penser le sexe sans le genre et que les études féministes ont non seulement permis de questionner le genre et ses différentes modalités mais aussi le sexe, dont l'histoire naturelle « s'avère aussi une histoire sociale ». Tout est manifestement encore loin d'être dit!

Enthousiasme des uns, rejet quasi épidermique d'autres, la question genre a été ignorée de presque toutes les disciplines. Deux ouvrages d'histoire viennent toutefois de s'ajouter à ceux qui s'efforcent de combler ce vide...

Le genre en histoire

Œuvres d'historiens mâles et récits de l'histoire des hommes, les livres d'histoire et l'enseignement de l'histoire se sont très longtemps déclinés au masculin. Depuis une trentaine d'années, toutefois, le projet d'une histoire des femmes et, plus récemment, celui d'une histoire du genre mobilisent un nombre croissant d'historiennes et d'historiens, dans une aventure qui soude des collaborations et des équipes et qui prend un certain essor dans des cours ou parties de cours universitaires, des projets de recherche, des rencontres et des publications.

En France, le Ministère des Droits de la Femme et celui de l'Éducation nationale en faveur de l'égalité des filles et des garçons à l'école invitent les acteurs des différentes disciplines d'enseignement à identifier les discriminations et autres inégalités, à en développer la prise de conscience et à informer de la manière dont elles se perpétuent. Habilitées à donner un point de vue et des moyens pour comprendre la persistance de ces situations, les études sur le genre sont appelées à intervenir efficacement dans la sensibilisation de chacun. L'historienne Françoise Thébaud se prononce clairement sur la tâche qui incombe ici aux praticiens de sa discipline, dépasser les catégories en éclatant les concepts et les réalités :



Inscrit dans un partage entre nature et culture et dans une perspective constructiviste, le genre dit d'abord que la condition et l'identité des femmes ne se comprennent que dans la relation aux hommes et qu'elles sont le résultat d'une construction sociale et culturelle dans un contexte donné : « LA femme » n'existe pas et la tâche de l'histoire est de comprendre l'évolution des systèmes de genre (*gender system*), ensembles de rôles sociaux sexués et systèmes de représentation définissant le masculin et le féminin. Le genre implique aussi qu'il n'y a pas de sexe que féminin ; il rend visibles les hommes comme

individus sexués et promeut une histoire des masculinités, d'où l'expression parfois utilisée d'histoire *des genres*.

Confronté à d'autres catégories d'analyse comme la classe sociale, il invite enfin à réfléchir aux différences entre femmes. Concernant tout autant l'histoire générale, le genre propose une relecture sexuée des événements et phénomènes historiques qui contribue à leur explication. Par ailleurs, interroger sur « le genre de... » (la nation, la citoyenneté, la protection sociale, du travail...) ne concerne pas seulement la place respective des hommes et des femmes : une approche parfois qualifiée de poststructuraliste déplace l'accent des parties (les hommes et les femmes) vers le principe de partition, conduit à l'analyse des enjeux de signification de la division entre masculin et féminin, et permet de mieux comprendre la construction des rapports sociaux hiérarchiques.

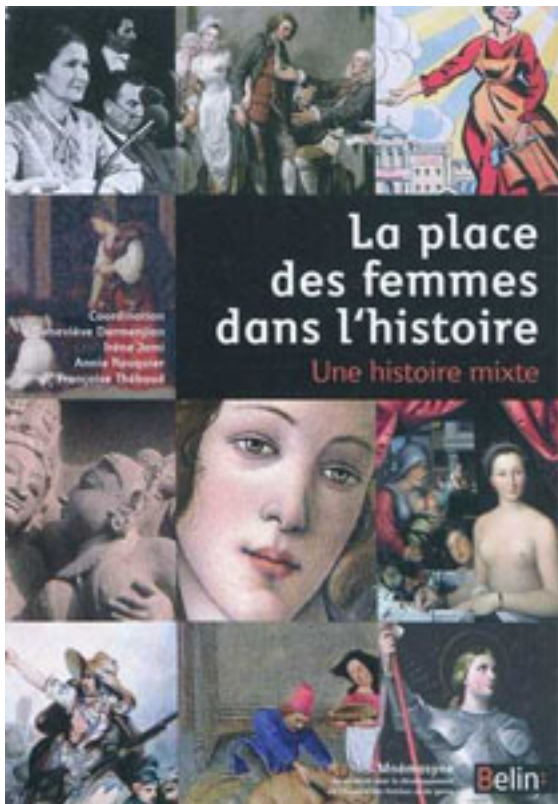
(article « Genre », dans Les mots de l'Histoire des femmes, par le comité de rédaction de la revue Clio HFS. Histoire, Femmes et Sociétés, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2004).

Histoire des femmes et histoire du genre

Même si les deux démarches sont intimement associées, elles poursuivent néanmoins des objectifs distincts. La première entend sortir les femmes de l'ombre et reconstituer leur vie dans le passé : elle se penche sur l'histoire des mouvements sociaux, nationaux, scientifiques, culturels, technologiques, ou encore le récit des migrations, guerres et autres massacres, en l'interrogeant sous l'angle de l'implication des femmes.

L'histoire du genre, en revanche, examine celle des relations sociales entre hommes et femmes : comme l'explique Didier Lett, elle « traite de la création, de la diffusion et de la transformation des systèmes symboliques fondés sur les distinctions homme/ femme. » C'est dans le contexte des débats sur l'enseignement du genre que sont parus les deux ouvrages destinés à l'enseignement auxquels je m'arrêterai dans ces propos.

La Place des femmes dans l'histoire. Une histoire mixte (Paris, Belin, Mnémosyne, 2010)



Ce premier manuel propose un outil pédagogique aux enseignants du primaire et du secondaire, tout en ouvrant de nouvelles perspectives au public élargi d'étudiants et de parents. Il est préfacé par Michelle Perrot, une des grandes pionnières en histoire des femmes, et coordonné par Geneviève Dermenjian, Irène Jami, Annie Rouquier et Françoise Thébaud, d'autres spécialistes d'envergure.

« Pas d'histoire sans elles », annonce l'introduction, qui confirme s'intégrer aux directives d'avril 2010 relatives au programme d'histoire en mettant celles-ci en exergue : « Le programme d'histoire place clairement au cœur des problématiques les femmes et les hommes qui constituent les sociétés et y agissent. Le libre choix laissé entre plusieurs études doit permettre en particulier de montrer la place des femmes dans l'histoire des sociétés ».

Comme le dénonce celle qui créa à Jussieu dès 1973 un cours intitulé « Les femmes ont-elles une histoire ? », sous le couvert de l'universel, les manuels ont perpétué une vision virile de l'histoire, aux mains d'hommes petits et grands. Il a, par exemple, fallu longtemps avant qu'on ne précise qu'en France le suffrage « universel » est resté masculin jusqu'en 1944. Absente des programmes, l'histoire des femmes s'est souvent glissée dans le secondaire à travers « des brèches », ou au gré d'expositions, voire de rencontres. En perpétuant l'inégale représentation des hommes et des femmes ainsi que les stéréotypes qui y sont associés, les manuels traditionnels ont contribué à la persistance de ceux-ci. Se tourner vers d'autres sources et poser un regard neuf sur le passé permettent de sortir de l'invisible le travail des femmes, leurs créations ou encore leurs activités politiques. Ce sont des raisons à la fois scientifiques et civiques qui

ont incité les responsables de ce volume d'histoire des femmes à choisir d'en faire un manuel d' « histoire mixte ».

La mise en lumière des réalisations au féminin dans un monde mixte met en effet en valeur leur présence dans l'espace public, donne aux élèves des modèles d'identification et permet d'admettre la légitimité de leur volonté d'accéder à des domaines où la mixité peine à s'imposer. De nouveaux objets d'histoire surgissent d'une approche attentive aux deux sexes ; elle suggère que le privé (les émotions, le corps, la sexualité, la reproduction...) a sa place dans l'histoire sociale et politique, de même, d'ailleurs, que l'étude de la construction de la virilité. Non seulement une nouvelle histoire des femmes, mais aussi une nouvelle histoire, plaidait-on dans les années 70.

« Pas d'histoire sans elles » s'inscrit dans cette démarche et invite à repenser l'histoire, à s'interroger sur l'adéquation des césures chronologiques et des connotations communément admises ; des questionnements tels que « Y a-t-il eu une Renaissance pour les femmes ? », « Les femmes ont-elles des Lumières ? », sont un des leitmotivs du manuel et des dossiers documentaires dont disposent dorénavant les enseignants. Convaincues que l'histoire n'est pas faite de connaissances définitivement établies et que son récit se modifie au gré des questions posées, la volonté des maîtresses d'œuvre est, *in fine*, de modifier le regard des historiens tout en reconsidérant « toutes les matrices intellectuelles et matérielles des synthèses enseignées ». Première étape de cet ambitieux programme, *La Place des femmes* propose un ouvrage professionnel destiné à accompagner le changement d'angle de vue.

L'histoire mixte



L'histoire mixte ainsi née du projet orchestré par *Mnémosyne* (Association pour le développement de l'histoire des femmes et du genre) s'organise en textes riches d'informations scientifiques récentes, en documents - le plus souvent nouveaux - à exploiter avec les élèves, ainsi qu'en pistes d'exploitation, à l'intention du primaire ou du secondaire. La première partie du volume traite de thèmes au programme en substituant des chapitres consacrés à une histoire vraiment mixte à leurs équivalents traditionnels. Celui dévolu à la « recherche d'un nouveau régime politique en France » à partir de 1848, annonce d'emblée que

Pour mieux comprendre ce qui sépare et ce qui rapproche les divers courants, il est révélateur d'observer la place des femmes dans, hors et selon ces 'partis'. Les femmes peuvent-elles s'approprier l'héritage de la Révolution, alors même que les femmes révolutionnaires sont oubliées ou discréditées ? Que signifie le refoulement des femmes hors de la sphère politique, y compris de la part de ceux qui se disent les plus 'éclairés' ?

Caricature de Georges Sand en 1848, par Axagore

Les luttes et échecs de celles baptisées «les femmes de 1848» aident à mesurer le sens restrictif des idées de liberté et de fraternité qui triomphent alors. C'est dans le même esprit que les responsables de ce nouvel outil pédagogique ont mis l'accent sur l'analyse du genre de la première partie de la III^e République (maternité pour les filles d'Ève, pouvoir pour les fils d'Adam : LA femme mère généreuse allégorie de la Nation, la masculinité fondatrice de Jeanne d'Arc, un enseignement élémentaire pour tous mais à finalités différentes, un enseignement secondaire dont la mission est de faire des épouses et des mères éclairées - pas des femmes émancipées ou des bas-bleus).

L'affaire Dreyfus et les deux grandes lois consécutives (les associations ; séparation des Églises et de l'État) sont l'occasion d'aider à comprendre la construction de la culture politique du 20^e siècle. Conflits de valeurs qui concernent hommes et femmes, dreyfusardes, *La Fronde* et suffragisme, antidreyfusardes et clergé, dissymétrie entre hommes et femmes dans la déchristianisation, apparition du terme « féminisme » dans son usage définitif, résistance féminine conservatrice, les Ligueuses et l'idéal d'une femme soumise confinée à la sphère privée, féminisme plus radical de la condition et des droits de la femme, antiféminisme de droite, antiféminisme des socialistes hostiles au féminisme « bourgeois », ou encore antisuffragisme des radicaux de gauche... un bouillonnement d'oppositions complexes et enchevêtrées, des femmes de plus en plus nombreuses dans des activités publiques, une Ève nouvelle et les angoisses d'Adam...

L'histoire des femmes

Loin de se limiter à la présentation d'une histoire mixte *strico sensu*, dans une deuxième partie de l'ouvrage, les auteures ciblent plus directement l'histoire des femmes, et convoquent des thématiques qui n'ont généralement guère été abordées. Ainsi, « Expansion européenne et sociétés coloniales : la part des femmes » se penche sur un domaine négligé à la fois par les travaux sur l'expansion européenne et par ceux sur le fait colonial. Ce qui passa longtemps pour une affaire d'hommes comporte pourtant son lot de problématiques liées à la différence des sexes. Femmes non occidentales victimes de violences ou actrices à part entière, Européennes engagées dans une expérience d'émancipation, modification de la masculinité des colonisateurs et colonisés : en métropole comme dans les colonies, les colonisatrices ont dérangé leurs contemporains, bouleversant du même coup la construction des genres. Autre exemple, « L'Europe et les femmes » est dévolu au demi-siècle durant lequel l'Europe a affirmé sa présence dans la vie des pays membres.



Il dresse le bilan de l'avancée des femmes : deuxième vague de féminisme dans les années 70 et naissance d'aspirations nouvelles, Louise Weiss (« grand-mère de l'Europe »), Simone Veil à la présidence du Parlement européen, la Convention sur l'élimination de toutes les formes de discriminations à l'égard des femmes, la Commission des droits de la femme, programmes d'encouragement à l'accès aux lieux de décision, présence de plus en plus significative au Parlement européen, *gendermainstreaming*... , des étapes dont l'importance ne signifie pourtant pas pour autant qu'au début du 21^e siècle le grand décalage entre les principes et la réalité a complètement disparu, avertissent sagement les directrices de l'ouvrage.

Louise Weiss en 1935 : La Française doit voter
©Keystone - Wikimedia commons

Le volume est articulé autour de cinq grands axes chronologiques, dont la dénomination rappelle systématiquement que l'approche retenue est celle d'un regard sur « Femmes et hommes » (Antiquité et Moyen Âge ; Temps modernes et révolutions ; Âge industriel ; Guerres, démocraties et totalitarismes ; de 1945 à nos jours). Il couvre un vaste espace de temps, de lieux et de cultures, et expose des cas judicieusement retenus pour leur potentiel pédagogique et leur densité analytique, toujours dans le but de stimuler un regard neuf sur « la différence des sexes et ses changements dans le temps » : « Il propose une histoire résolument 'mixte' susceptible de faire comprendre aux filles et garçons d'aujourd'hui le présent parfois énigmatique de leurs relations et de préparer ainsi la cité mixte de demain », conclut Michelle Perrot.

Hommes et femmes au Moyen Âge, Histoire du genre, XII^e-XV^e siècle (Paris, Armand Colin, Coursus, 2013)



Histoire des femmes, histoire mixte, les relations entre filles et garçons d'hier, d'aujourd'hui et de demain, le manuel précédent appelait un autre récit, celui de la manière dont de telles relations se sont établies, une piste tracée et réclamée par Joan W. Scott dès 1986. C'est au médiéviste Didier Lett (par ailleurs responsable du volet médiéval de *La Place des femmes dans l'histoire*) que l'histoire du genre est redevable de cet éclairage sur les racines médiévales de la construction des identités. Le large éventail de points de vue brossé dans son livre met en évidence l'extrême complexité de la cartographie des relations entre les hommes et les femmes durant la période concernée.

Il n'existe aucune synthèse en français sur le genre au Moyen Âge, et les études ambitionnant d'y contribuer sont à la fois rares et simplifiées, révèle l'auteur, qui déplore les questions biaisées auxquelles les réalités médiévales ont été soumises. Les « régimes de genre » sont sujets à variation, aussi est-il essentiel de les historiciser, et c'est une grave erreur de leur appliquer des généralisations non pertinentes extrapolées des rapports de sexe contemporains : chacun d'entre eux est un agencement « particulier et unique des rapports de sexe dans un contexte historique, documentaire et relationnel spécifique ». L'analyse des données requiert la prise en considération de trois paramètres majeurs : le contexte historique (ce qui nécessite une bonne connaissance de la période allant du début du 12^e à la fin du 15^e), le contexte documentaire (les conditions dans lesquelles le document a été produit ; les espaces permettant d'entrevoir des sources non normatives), et, *last but not least*, le contexte relationnel (le genre est un type de relations socioculturelles parmi une large gamme d'autres variables - âge, condition sociale, race, habitat, statut marital, etc. Nombre d'interprétations contemporaines sont anachroniques, comme, par exemple, assimiler à une forme de

« féminisme » les revendications d'épouses de l'élite urbaine, qui protestaient contre la limitation du luxe vestimentaire (elles voulaient avant de tout maintenir leur distinction sociale). L'auteur s'est imposé une mission pédagogique en deux temps : observer le fonctionnement des régimes de genre durant ces siècles et, ce faisant, chercher à répondre à des questions fondamentales concernant « être ou agir » comme un homme ou une femme durant ce laps de temps. Après avoir insisté sur l'absence de distinction entre genre, sexe et sexualité et le lien intrinsèque entre ces trois notions au Moyen Âge, notre historien envisage la problématique sous trois angles successifs : identité, culture, société.

Identité

Il eût été difficile d'ignorer les deux récits de la création, fondement scripturaire de la domination masculine. Ils étaient une émanation des valeurs des sociétés qui les ont produits, valeurs, qui ont ensuite été intégrées par la société médiévale. Mais le discours n'était pas pour autant univoque, aussi Lett a-t-il le souci de donner quelque relief aux interprétations contradictoires du récit biblique, lesquelles n'admettaient ni l'infériorité de la femme ni l'imputation de la faute à la seule Ève.



Dans leur ensemble, les propos médiévaux abondaient dans le sens d'un corps féminin qui se réduisait à un homme incomplet, manqué, mutilé. Ce qui primait avant tout chez la femme, c'était la maternité. C'est sur le schéma galénique d'une même anatomie chez les femmes et les hommes - mais parties internes chez les premières, externes chez les seconds) que s'est fondée la thèse défendue par Thomas Laqueur dans *La Fabrique du sexe* (1990 ; trad. fr. 1992). Jusqu'au 18^e siècle, c'est

un modèle unisexe qui a dominé : les différences de genre ont précédé celles de sexe, et les différences corporelles ou biologiques n'étaient par conséquent pas significatives.

Ms Wittert 28 f22r



D'accord avec les critiques qui ont été adressées à cette théorie, Lett indique également diverses pistes permettant de constater la présence de signes avant-coureurs du modèle des deux sexes (rôle de l'âge et du milieu social ou encore vision différente dans des documents autres que scientifiques). « Beau sexe », « sexe faible », la beauté et la faiblesse sont alors étroitement liées, et la littérature a contribué à construire les canons de la beauté féminine (essentiellement aristocratique) en valorisant les qualités virginales, la blancheur... On accorde aussi beaucoup d'importance à d'autres marqueurs sociaux, comme la longueur de la chevelure, voire sa taille (les aristocrates la portent plus longue que les paysans). Quant à la cosmétologie, modification pécheresse de l'œuvre divine, on accuse les filles d'Ève de l'utiliser pour séduire et tromper. La féminité et la masculinité s'affirment différemment suivant les circonstances : attributs physiques (faiblesse, douceur, versatilité, excessivité et lubricité) chez les unes, qualités morales conditionnées par le statut social chez les autres (supériorité des clercs ; courage, droiture et générosité des chevaliers ; sobriété, modération, responsabilité, autorité sur les femmes et la jeunesse pour les artisans ; rationalité, modération, excellence du verbe et déssexualisation du corps pour l'universitaire ; laideur, sauvagerie, et ardeur au travail des paysans ; dévalorisation en les féminisant de ceux jugés socialement ou religieusement inférieurs).

Toutes ces affirmations sont non seulement étayées de forces renvois à des sources, elles sont parfois aussi illustrées de documents textuels concrétisant les rapports de genre (*Le Jeu d'Adam*, du milieu du 12^e siècle, fait toucher du doigt la hiérarchie entre Dieu et Adam, Dieu et Ève, et Adam et Ève), voire de sceaux et de croquis de vêtements, deux signes identitaires majeurs qui, avec le nom, ont alors construit les identités sociales. On ne sera pas étonné d'apprendre la forte dépendance de l'identité des femmes vis-

à-vis des hommes de leur parenté (épouse, fille de, sœur de...), mais peut-être davantage de découvrir le thème iconographique de la lutte pour la culotte...

Culture

Examiné avec les mêmes précautions, le volet de la culture ne réserve pas de surprises. Pédagogie fortement sexuée (garder les filles, éduquer les garçons), avec cependant certaines distorsions entre sexe anatomique et genre (la fille apprend son rôle d'épouse et de mère, voire à agir comme les hommes si elle doit se préparer à cette fonction ; le garçon apprend à diriger la maison) ; transmission de valeurs sexuées, nuancées par le rang de naissance et le sexe de la fratrie. La scolarisation se transforme au fil des siècles et se fait plus accessible aux fils de riches bourgeois ; les milieux humanistes du 15^e siècle ouvrent des écoles féminines, mais l'exclusion des femmes de l'université les marginalise dans la culture académique (sans toutefois les amputer de l'accès au savoir transmis par l'*auralité*, une audition partagée des textes écrits).



Même si les situations sont étroitement conditionnées par l'époque, la région et le milieu social, les femmes jouent un rôle essentiel dans l'essor de la culture de cour et notamment dans l'impulsion donnée aux traductions en langue vulgaire. Comme en attestent les inventaires, beaucoup d'entre elles ont ainsi pu pénétrer dans un univers qui leur était fermé, même s'il n'empêche que les bibliothèques ont bien un sexe : nombreux textes latins dans celles des uns, d'ouvrages de piété en langue maternelle dans celles des autres (toutefois, d'aucunes appartenant à certains milieux s'écartent des lectures préconisées et possèdent des romans ou encore des ouvrages de droit). Dans de telles conditions, rares ont été les femmes auteures. Sans oublier les *trobairitz* ou des écrivaines peu connues, il y a aussi les Hildegarde de Bingen et Marie de France, dont la haute naissance, l'éducation et le haut degré de culture de l'entourage masculin ne sont certainement pas étrangers à la prise de plume.



Quant à Christine de Pizan, dont le père était médecin et astrologue au service de Charles V, elle a même pu vivre de ses écrits et a activement défendu la cause des femmes. Mais la première écrivaine professionnelle en langue française regrette pourtant d'être née femme et a le sentiment de feindre d'être un homme. Notre historien médiéviste rappelle ici très judicieusement que, si on a longtemps voulu voir dans l'amour courtois un âge d'or pour celles ainsi adulées, ce n'était qu'une stratégie littéraire, loin de la réalité, et l'amour adultère au féminin est alors sévèrement puni par la loi. Comme il le souligne, « le binôme d'opposition charnel/spirituel est (alors) plus structurant que le binôme homme/femme. »

Si les filles d'Ève sont les seules à ne pouvoir accéder au clergé séculier, ni le laïc ni la femme n'ont le droit de prêcher publiquement. Souvent cloîtrées malgré elles, les nonnes se voient imposer une vie de pureté virginale absolue, et d'ailleurs, selon Jérôme, celle qui a fait vœu de servir le Christ cessera d'être une femme et sera appelée un homme. Les distinctions sexuelles ou de genre prévalent toutefois dans certains cas : beaucoup plus stricte pour les femmes, la clôture n'adapte pas non plus les règles qu'elle leur applique, et même si une Héloïse a parfaitement intégré « sa différence, son infériorité, sa soumission au pouvoir masculin », elle proteste contre des habits inadaptés aux menstrues ou le processus bien plus long pour éprouver la vocation d'une future nonne... Mais il est aussi des femmes qui, dans les milieux urbains, se sont partiellement soustraites à l'autorité de l'Église, qu'elles s'enferment dans des réclusoirs, ou, surtout,

qu'elles mènent la vie semi-religieuse de béguines - rien de subversif dans le mouvement initial, mais elles ne tardent pas à briser les clivages entre lettrés et illettrés et ébranlent incontestablement le monopole ecclésiastique.

Richement informé lui aussi, le chapitre portant sur les croyances et pratiques sexuées confirme les tendances observées ailleurs, qu'il s'agisse de la double inégalité, sexuelle et sociale (répartition des chrétiens durant le service divin ; participation aux pèlerinages, miracles et sanctuaires ; confréries ; distribution des saintes et saints ; contraste entre le caractère uniforme des élus dans le sein d'Abraham et les fortes différences d'âge, de sexe et de statut social du côté des damnés ; mouvements hérétiques et rôle de l'Église dans la reproduction des structures patriarcales (elle s'est évertuée à « véhiculer l'image de sectes irrespectueuses des valeurs chrétiennes, perverses, confondant les genres, mettant à mal les codes de bonne conduite sexués et sexuels »), de l'apparition d'une sorte de « sex/gender continuum », voire de multiples variations opérées sur deux genres dans le cas des saintes et saints (les premières se font plus masculines, et les seconds plus féminins, même si chacun conserve de nombreux caractères attribués à son sexe).

L'auteur réclame aussi une analyse critique du phénomène très féminin du mysticisme, qu'il faut interpréter à la lumière de la nature des témoignages : peu de ces récits ont été rédigés directement par elles et on a tout lieu de penser que, répondant aux attentes genrées de leur société, les sources hagiographiques masculines ont amplifié le corps comme lieu privilégié de la dévotion féminine. L'asymétrie entre les sexes a forcément des implications juridiques et politiques. Éternelles mineures, les femmes vivent sous la coupe de l'époux, voire du père, leur témoignage est souvent irrecevable (n'a-t-on pas même proposé l'étymologie 'testicule' pour le latin *testis*, le témoin ?), ou moindre par rapport à celui d'un homme ; dans l'Italie communale, seuls les hommes peuvent avoir une citoyenneté complète, l'autre sexe n'a même pas le droit d'accéder aux lieux de pouvoir. Cette exclusion est moins extrême dans le droit féodal, royal, civil ou canonique : investitures féminines de fiefs, directions par l'épouse des propriétés du couple en l'absence du conjoint, prises des armes, reines étroitement associées au pouvoir royal, voire exerçant un pouvoir réel (identifié d'ailleurs à une virilisation), sans oublier les régence au féminin. On assiste néanmoins à une dégradation progressive de la situation et, même si le recours à la loi salique n'a pas été abordé en termes de genre lors de la menace d'investiture étrangère, les juristes du 15^e siècle en ont fait un mythe pour abusivement théoriser l'exclusion des femmes du trône.

Société



L'interprétation du monde du travail a très longtemps cru pouvoir se fonder sur les images d'Épinal des textes et des calendriers agricoles des siècles médiévaux pour définir les *realia* de la répartition des sexes. Ces témoignages n'ont qu'une valeur symbolique, insiste l'auteur, et on se doit de les décrypter à la lumière de leur finalité (la construction sociale de l'inégalité des sexes) et de la nature des destinataires. La répartition du travail mixte selon les deux binômes privé/public n'est pas pertinente à ces époques et doit, elle aussi, être nuancée selon les paradigmes constamment évoqués dans ces *Hommes et femmes au Moyen Âge*. La scène de semailles, où l'épouse porte un sac bien plus lourd que le tablier du semeur, ne peut se satisfaire de l'explication « naturelle » de la force virile et renforce la théorie aristotélicienne du rôle de la semence paternelle dans la fécondation.



On est frappé par le peu de visibilité des femmes, dont les occupations subalternes n'ont guère laissé de traces dans un régime de genre qui réservait au mari la reconnaissance sociale par le travail. Très peu de visibilité aussi dans la criminalité, des documents que les féministes ont explorés dans la perspective oppression-domination ; à l'exception de l'infanticide (imputé évidemment aux femmes), elles sont rarement accusées d'homicide. Selon l'histoire masculiniste, la faiblesse des femmes les empêchait d'être violentes, une idée arrêtée qui a fait dire à Michelle Perrot que refuser à la femme sa nature criminelle était une autre façon de la nier ! Leur comportement sexuel et conjugal est fréquemment attaqué dans les injures verbales : même si elles sont adressées au mari, en réalité elles impliquent essentiellement l'épouse (« fils de putain », « bâtard », « cocu », « surveille ta femme et ta fille » ... - il faut savoir que ces locutions avaient alors leur plein contenu sémantique). Faut-il préciser que les sources judiciaires n'attestent guère de cas de viol ? Les femmes d'antan se résolvaient d'autant moins facilement à l'humiliation de la dénonciation que leur incapacité juridique les obligeait à passer par la médiation masculine, et qu'on les accusait d'avoir pris du plaisir... Or tout plaisir charnel était alors coupable.

Ceinture de chasteté, 16e s. [Wellcome Library](#) London

L'accouplement entre conjoints n'était licite que s'il était pratiqué en vue de la procréation, sans passion, en dehors des interdits du calendrier, ou encore dans la seule position du missionnaire. Matière inerte attendant de recevoir, la femme devait être passive, et d'ailleurs les partenaires se définissaient alors en termes de rôles (passif/actif). Les relations entre personnes du même sexe sont difficiles à percevoir, surtout celles entre femmes ; on ne les connaît guère qu'à travers des traités qui les répertorient et les condamnent ou à travers leur mise en scène dans la fiction. On notera enfin que la relation était asymétrique dans les couples mariés, les échanges entre époux s'apparentaient à ceux entre suzerain et vassal, une situation renforcée par l'écart d'âge. Tout en plaidant en faveur de l'existence d'un réel pouvoir des femmes au sein du couple, les inversions grotesques des rôles dans les fabliaux ou encore la lutte pour la culotte trahissent l'angoisse qu'éprouvent les hommes à la perspective de la perte de leur domination. Après avoir tenté de promouvoir une certaine égalité entre les deux sexes, le délit d'adultère se déclinera ensuite surtout au

féminin, remarquons cependant que l'adultère spirituel avec un amant ou une maîtresse céleste doit être accepté par le conjoint jaloux.

*
* *

Je me suis longuement arrêtée à cette histoire du genre, qui, tout revoyant les interprétations habituelles du Moyen Âge, permet d'appréhender l'origine de plus d'un stéréotype et d'une inégalité de la société actuelle. Il ne reste qu'à espérer qu'elle sera bientôt complétée par d'autres d'explorations du même type (*Hommes et femmes dans l'Antiquité grecque et romaine. Le Genre : méthode et documents*, dirigé par Sandra Boehringer et Violaine Sebillotte Cuchet, autre publication de la collection Cursus n'entreprend pas d'histoire du genre) !

Au moment où certains voudraient faire éclater toutes les catégories et réalités féminin/masculin, l'étude de l'histoire des femmes et celle de l'histoire du genre au Moyen Âge restent un outil indispensable pour éclairer le passé et, par conséquent aussi, le présent.

Juliette Dor
Novembre 2015



Juliette Dor est spécialiste de littérature anglophone. Elle a beaucoup travaillé sur la littérature du Moyen Âge et la réécriture des mythes. Elle s'est beaucoup investie dans les études de genre, a publié un éventail d'articles dans cette perspective, a co-fondé la collection *Medieval Women, Texts and Contexts* chez Brepols, ainsi que le **FER ULg**.

Voir aussi l'article de Marie-Élisabeth Henneau, *La « Querelle des femmes », un débat qui ne date pas d'hier*